

Shane Haddad

Aimez Gil

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2024
ISBN : 978-2-8180-5981-4
www.pol-editeur.com

*« Une fois de plus, le soleil se lève comme il se levait en été ;
abondance, baume après la violence. »*

Louise Glück, « Octobre », *Averno*

Que veux-tu que je te dise? Que veux-tu que je te dise? J'ai rien à dire. J'ai rien à dire. J'ai rien. Rien. Rien. Je lève les yeux pour regarder Mathieu. Et toi t'as quelque chose? Quelque chose? Non? Alors. Alors me parle pas comme ça. Me parle pas comme ça. Je répète mes phrases et la fumée sort de ma bouche. En même temps. Ça me donne un style et j'aimerais ne pas penser à ce style que ça me donne mais j'y pense au fond si je suis tout à fait sincère. Je sais que la tristesse et la cigarette ça fonctionne ensemble et ça me révulse, ça me dégoûte mais le style c'est bien aussi. J'inspire à fond ma cigarette, cette fois ce n'est pas le style c'est le chagrin, je la mange presque. Et quand je parle et que je fume on ne sait pas si je fume plus que je ne parle ou si je parle plus que je ne fume. Moi non plus je ne

sais plus. Mathieu me regarde. Son visage est blanc comme le papier de cigarette. Mathieu me regarde sans rien exprimer, sans rien penser, les mots sont noués, les mots sont empaquetés et mis sous vide dans sa gorge, ils effleurent la glotte mais ne veulent pas sortir, ils taquinent Mathieu ils taquinent le monde ils sont infects. Rien ne sort de Mathieu. Ses poings sont enfoncés dans les poches. Mathieu ne bouge pas. Je bascule d'un pied à un autre, je fais des tours sur moi-même, j'inspire ma cigarette, recrache la fumée, gratte mon sourcil, mange une peau de doigt, ronge un ongle, passe la main sur ma nuque et je répète j'ai rien désolée. Désolée. J'ai pas pu. J'ai pas pu. Mathieu me regarde. Moi je ne le regarde plus. Et toi alors? Et toi alors? Je suis pas, je suis pas responsable. Je suis pas discours en chef. J'ai pas cette responsabilité. C'est toi qui aurais. C'est toi. Bon, une poubelle, y a pas une poubelle, pas une poubelle dans le coin. J'écrase le mégot par terre. Je vérifie s'il est éteint. Et je l'écrase à nouveau au cas où. Tu vois une poubelle? Non pas de poubelle c'est incroyable, incroyable. Alors je mets le mégot dans ma poche. Pas de poubelle devant un cimetière. Pas une seule. Je jette un œil à ma poche pour voir si elle ne s'enflamme pas. Pas de quoi

mettre ses cendres devant un cimetière. Je vérifie encore une fois dans ma poche. Mathieu ne bouge pas. Et moi je gigote. Allez Mathieu. Mathieu allez faut qu'on entre, il faut qu'on entre. Mathieu ne bouge pas. Tu veux qu'on attende encore? Mathieu ne répond pas. Tu veux? Tu m'en veux? D'avoir rien, d'avoir rien écrit? Allez faut qu'on y aille on va être en retard. Allez. Donne-moi la main. Donne-la-moi. Parle s'il te plaît. Fais quelque chose me laisse pas, me laisse pas comme ça, à parler toute seule. Mathieu sort son poing de la poche. Il ne le desserre pas. Je prends son poing dans ma main.

Devant le trou se trouvent L, la mère, le père, Marguerite, Mathieu, le prêtre. Et moi. Ils sont arrivés par des chemins différents à des moments différents. On est arrivés après L qui avait l'air d'être devant le trou depuis longtemps. Elle grelottait. Je l'ai saluée pour Mathieu et moi, juste avec un mouvement de la tête. Marguerite, lorsqu'elle est arrivée, a serré ma main. Avec cette tendresse un peu dure. Puis elle a caressé la joue de Mathieu. Puis Marguerite a essayé de dire mes chéris. Puis Marguerite a trouvé sa place. La mère et le père sont arrivés avec le prêtre. On a été réunis dans le silence que l'on connaît tous.

On ne parle pas de la tristesse. On ne parle pas du silence qui serre tous ces gens. On ne parle pas de

la blancheur de Mathieu. Des reniflements de L. Des traits désespérés de la mère et du père. De la déception de Marguerite. On ne parle pas de mes nervosités. On ne parle pas du briquet dans la poche que je ne cesse d'allumer. Je tourne la molette et au fond ce que j'aimerais c'est sentir une brûlure sur mon pouce je ne sais pas pourquoi mais j'aimerais me faire encore plus souffrir. C'est la douleur physique qui me plairait, plutôt que la douleur qui ne se voit pas. Aussi je vérifie le mégot dans l'autre poche. Je vérifie pour voir s'il est toujours là et je l'écrase avec une certaine pondération, je le pince entre mon pouce et mon index pour l'aplatir puis je plante mon ongle dans la mousse du filtre pour trouver la sensation de l'enfoncement. Je cherche ces sensations qui me forcent à moins penser. Moins penser. Pour le stress ça marche pour l'angoisse contre la mort non ça ne marche pas en réalité. Je passe ma main sur la nuque. Je me gratte un sourcil. Je mange la peau de mes doigts, ça c'est ce que je préfère. La texture de la peau qui rompt sans effort. C'est agréable. Je dégage les mèches de cheveux qui viennent se loger au coin de mes lèvres.

On ne parle pas des regards que je lance à Mathieu. On ne parle pas des fossoyeurs qui ont

failli faire tomber le corps. Du prêtre qui ne trouvait plus son texte. De L qui s'est pris le pied dans une racine. On ne parle pas de tout ça mais si je suis tout à fait sincère j'ai eu envie de rire. Rire profondément, le visage en arrière, la force dans les jambes, les yeux pleins de larmes. Pour faire fuir cette horreur. Pour faire fuir ces images. Pour faire fuir la douleur de chacun. Je sens le chagrin qu'il y a autour de nous et je sens que les autres sentent le chagrin autour d'eux. Tous liés par la douleur et pourtant tous inconnus les uns des autres. Tous devant un corps que l'on ne voit plus. Auquel on n'aura plus accès. Comment peut-on accepter ça. Comment peut-on accepter de ne plus jamais, de ne plus jamais revoir un corps. Un corps aimé. Un corps que l'on a eu dans les bras. Je ne peux pas regarder le cercueil. Je ne peux pas imaginer le corps dans le noir, sans air, l'espace se comprimer autour de Mathias. J'aimerais que Mathias ait de la place.

Laisser mes yeux dériver, chuter, laisser mon corps tomber contre Mathias inerte et alors les larmes, les plaintes, les suffocations, les gonflements, les maux de tête éclateraient. Et la pudeur se tairait. Tout est une histoire d'équilibre. Mathieu

concentre sa douleur dans le poing, L concentre la douleur dans sa nuque. Mais on aimerait tous, j'en suis sûre, c'est une évidence, lâcher les concentrations et se laisser tomber sur la boîte et tomber contre le corps de Mathias et sentir son corps froid juste pour bien comprendre, juste pour bien comprendre ce que veut dire un corps qui pourrit, qui noircit, qui retrouve la terre enfin. La pudeur est là pour m'empêcher de tomber. Ne pas nous disperser. Pas de feu de joie, pas de grandes larmes, pas de désespoir. On garde le chagrin dans les poings et dans les nuques et dans les mégots. C'est trop dur. C'est trop dur d'être ici. De regarder ceux que Mathias a aimés. Ceux qu'il a embrassés. Je tiens le poing de Mathieu. Et je regarde L qui pleure comme une veuve.

Ils n'ont pas honte. Ils n'ont pas honte Mathieu. Mathieu me dit de quoi tu parles. Mais enfin, tu sais très bien. Tu sais très bien de quoi je parle. Je parle de la boîte. Tu fais exprès j'y crois pas. Tu fais exprès avec ton air. Tu sais très bien. Qu'il voulait pas. Qu'il aurait jamais voulu. Jamais tu le sais. Mathieu dit de quoi tu me parles Gil.

Tu te souviens pas? Tu te souviens de rien et après tu prétends, tu prétends. Cette conversation qu'on avait eue. Avec lui. Il l'avait dit, jamais la boîte. Je vous avais dit si un jour on vieillit ensemble, veillez à ne pas me mettre dans une boîte. À m'enterrer mais sans boîte. Et toi tu avais dit, tu te souviens, t'avais dit, Mathieu je te parle, t'avais dit, je veux pas penser à ça. Et tu avais baissé les yeux. Et

je t'avais demandé mais pourquoi il faudrait bien qu'on en parle, il faudrait parce que moi je resterai avec vous toute ma vie, toute ma vie vous comprenez, vous aussi vous aurez envie de rester avec moi toute votre vie alors il faut savoir le jour où, le jour où voilà, le jour où ça arrive. Et tu avais dit alors le plus simple pour vous de toute façon je serai mort. Et lui avait dit après un temps, tout bas il avait dit moi j'aimerais être brûlé et jeté dans une mer mais pas la Manche. Mathieu. Brûlé et jeté dans une mer mais pas la Manche. Tu comprends. Tu comprends que maintenant il est dans une boîte. Sous terre. Tu comprends qu'il y avait pensé, qu'il savait ce qu'il voulait. Depuis longtemps. Il avait réfléchi, il avait réfléchi la fin à fond, il avait épuisé les possibilités, médité la suite, médité la matière et l'espace et la relation au monde, il nous l'avait dit, il nous avait rendus responsables de cette suite, de cette fin et nous on dit rien, on fait rien, on s'occupe de rien, c'est nous qui devrions avoir honte, eux ils savent pas ils sont idiots ils le connaissent pas mais nous Mathieu on le connaît, on le connaît par cœur et on le laisse être écrasé par la terre, le poids de la terre qui s'affaisse sur lui, qui l'engloutit. Mathieu. Qui l'étouffe. Imagine-le étouffé par la terre. Imagine

la terre faire craquer le bois et entrer dans la boîte, imagine la terre qui coule dans sa bouche, ses yeux, ses narines, qui finit par entièrement le recouvrir.

Mathieu répond. Mais non le bois est épais il peut pas craquer Gil, tout est fait pour qu'il craque pas. T'as vu l'épaisseur, tu dis n'importe quoi, tu me fatigues. T'es fatigante. J'avais oublié à quel point t'étais fatigante. Mathieu se lève. J'y vais, d'accord? J'y vais. T'es d'accord? Je réponds oui d'accord, sans bien comprendre, de toute façon il ne m'écoute pas, il n'attend pas ma réponse, il a déjà mis sa veste. Mathieu est parti.

Habituellement il serait revenu, il serait sorti du café et il serait revenu pour se repentir ou dire qu'il n'en avait pas eu assez de moi, de nous, qu'il avait encore envie et tant pis pour demain, tant pis pour la fatigue ou la colère. Je sais que cette fois il est parti. Je n'ai rien pu faire. Il s'est simplement levé. La chaise n'a même pas grincé. La serveuse n'a même pas vu. Il n'a même pas payé son café. C'est moi qui dois payer son café en plus de me retrouver seule. De réfléchir à sa place. Je remue mon café je n'ai que ça maintenant en plus de la honte de la culpabilité et des regards des autres clients qui ont une bien belle journée devant eux. Je sais que les

prochains jours se dérouleront sans lui. Alors je vais penser à lui. À la manière dont il va vivre. S'il va manger, s'il va penser, s'il va pleurer. S'il va penser à moi. J'aimerais ne pas espérer que Mathieu pense à moi. J'aimerais ne pas me soucier de l'importance de mon image dans l'esprit de Mathieu. Mais j'aimerais y être, dans son esprit, incrustée dans sa tête. J'aimerais qu'il me rappelle et qu'il me dise tu m'as manqué je ne veux plus passer un jour sans toi. Je penserai à Mathieu tous les jours qui arrivent comme j'ai pensé à lui tous les jours qui sont passés. Et j'en souffrirai encore parce que le silence de Mathieu s'accumulera au silence de Mathias.

I

Si je me souviens bien je suis en train de descendre les marches avec Mathieu. Je n'ai pas enlevé mon manteau. À mesure que je descends les marches la chaleur et l'humidité me prennent le visage. Je dis à Mathieu attends, tiens mon sac, j'enlève mon manteau. Mon manteau est énorme. Ton manteau est énorme Gil. J'enlève mon manteau mais c'est toujours un événement de le faire là où les murs sont exigus, pourtant je le fais, même si je sais que je vais rougir et avoir encore plus chaud parce que je vais sentir tous ces gens attendre derrière moi. Les marches résonnent. Je compte, en retirant la manche de mon manteau, qu'il doit y avoir au moins une quinzaine de paires de pieds qui descendent ces marches. Une quinzaine de paires de pieds c'est trente pieds. Trente pieds dans trente chaussures

c'est un bruit de guerre dans un escalier bloqué entre des murs noirs et étroits. Je me demande bien comment ce bruit peut mener à la fête. Mathieu rit parce que je m'emmêle dans les vêtements et les gens soufflent derrière. Je sens que la tension monte et je sais que j'en suis le foyer ce qui me tend encore plus et ce qui tendra les autres encore plus mais qu'est-ce que j'y peux si j'ai chaud, je n'y peux rien. Je me presse et en même temps il faut bien veiller à ne pas trébucher. Ce serait ridicule, ce serait catastrophique. Je vois bien comment ça finirait, ça finirait mal. La honte aussi douloureuse que le genou cassé. Je retire la deuxième manche et je parviens à plier mon manteau sur mon avant-bras. J'entends des gens demander derrière qu'est-ce qu'il se passe, pourquoi on est arrêtés et tout ça c'est la faute de la fille. Ne me presse pas, ne me presse pas, sinon je vais ralentir. Je lui rappelle, à Mathieu, au cas où mais il me connaît, il me connaît, alors il me dit je te presse pas du tout, je te presse pas, je t'attends. On se regarde et la complicité de notre regard met en lumière les liens et les secrets, je le sens bien. Je reprends mon sac, réajuste mes affaires et un videur se pointe sur mon oreille et crie allez allez on avance on avance, évidemment je sursaute et je lui dis mais enfin vous êtes dingue de

me crier comme ça dans les oreilles je suis pas, je suis pas, pas une vache merde et Mathieu tire mon bras parce qu'il sait où ça peut aller, ça peut aller droit vers le bordel. Alors on reprend la marche et toutes les personnes qui se sont accumulées nous dégueulent dessus. Ils doivent aller vite. Tout le monde doit aller vite. Et plus il faut accélérer plus je sens une sorte de lourdeur sur mes épaules, une lourdeur abstraite qui me pousse à m'enfoncer. M'enfoncer dans le sol et courir les marches qui ne cessent pas. On passe un palier, deux paliers, trois paliers. Au bout du troisième tout de même je me dis que ça fait beaucoup alors je m'inquiète de la pression qui pourrait s'exercer sur nos oreilles si ces marches continuent de descendre. Mathieu t'as pensé, t'as pensé à la pression sur les oreilles. Elles commencent à se boucher. T'as pensé à nos oreilles, moi je sens que ça commence à me faire mal, Mathieu. Avec l'alcool et la drogue on devient fou, si en plus les oreilles sont bouchées, si on s'entend plus, t'as pensé à tout ça j'espère. Mathieu tu m'écoutes. Je parle toute seule, Mathieu a été emporté. Et je suis seule dans la foule à descendre de plus en plus vite les marches. Ces gens qui ne comptent pas le nombre de marches et qui sautent dans le vide, assoiffés.

Ils se dirigent tous vers le bar et comme je ne vois plus Mathieu je suis les autres, je n'ai plus que ça à faire, je vais au comptoir ou plutôt je vais vers le comptoir et j'attends dans la queue excitée. Je n'entends pas mes voisins, je n'ai même plus ce loisir d'écouter les discussions. Déjà je sens l'humidité des dos et des aisselles de tous ces gens m'envelopper. Je crois que les murs sont poreux, je crois qu'il n'y a pas de ventilation dans cette cave. La chaleur entre les corps on la sent, on la sent dans les sourires dans les regards dans les mains qui se baladent, qui osent, qui apprécient, les mains comme des corps. J'aimerais savoir où est Mathieu et j'aimerais savoir comment trouver plus de tranquillité mais cette histoire de marches, cette histoire de sous-sol me

mettent vraiment à l'envers. Plus c'est angoissant plus on veut oublier plus on boit, c'est malin c'est sans doute fait exprès. Je m'appuie sur le comptoir qui est aussi collant que tous ces dos et toutes ces aisselles et en criant je commande un verre. J'aimerais lui dire à ce serveur s'il te plaît charge-le bien, sois gentil, sois généreux, ne mets pas plus d'eau que d'alcool, je crois que je mérite un verre bien amer bien brûlant, je crois que je mérite de le sentir passer. Et quand je vois le prix sur la machine je me dis oui, pour ce prix c'est évident que c'est chargé, que c'est généreux.

En me retournant je vois Mathieu avec une personne mais ce n'est pas son heure à cette personne, j'en décide ainsi, c'est mon ami pour ce soir, alors je lui fonce dessus, je tire le bras de Mathieu et je lui dis pourquoi est-ce qu'on continue de se faire arnaquer avec autant de déférence mon cher ami et Mathieu n'entend pas alors il me dit quoi? Et je lui répète ma phrase, pourquoi continue-t-on de se faire arnaquer en toute conscience? Il me regarde et me répond un simple oui, parce que de toute évidence il n'a pas compris et en plus de ça il s'en fout. Il se fait payer ses coups lui et s'il les paye lui-même il est tout de même heureux parce que

c'est pour ça qu'il gagne de l'argent, pour le mettre dans un verre.

Je vois bien qu'il aimerait que je ne sois pas là, qu'il aurait préféré que je n'étouffe pas l'étincelle qu'il y avait entre l'autre et lui mais est-ce que j'ai besoin de le répéter, c'est mon ami. Alors je me présente à l'autre, salut je m'appelle Gil. Je répète plus fort. Et toi? Et toi? Je n'entends pas son prénom et je lui souris, je m'installe contre le mur qui ne m'inspire rien de bon et je bois à grandes gorgées ce verre ou disons l'eau de ce verre parce que l'alcool s'est manifestement évaporé. Je n'entends pas ce qu'ils disent alors j'observe. Je n'ai pas encore l'impulsion du cerveau qui dit au reste du corps allons-y, dansons, prenons la place, prenons notre place, déchirons le quotidien ensemble et dansons chers membres, dansons. Je n'y suis pas encore. Ça viendra je le sais, je ne suis pas venue ici pour remonter les marches de sitôt, je n'ai pas préparé mon esprit à cette soirée pour ne pas profiter de tous ces chiffres dépensés dans le virtuel du capital. Ça viendra. Mais pour l'instant, je dois l'avouer, pour l'instant les gens me désespèrent, les gens sont idiots, sont puérils, sont immatures, Mathieu toi aussi t'es décevant. Tous les autres sont décevants

sauf moi, alors moi aussi il faut que je sois décevante. Je ne dis pas à Mathieu que je vais chercher un autre verre et je vais au comptoir et je demande au même serveur la même chose. Il ne se souvient pas de moi ni de ma commande précédente bien sûr, je me suis crue dans un film, je lui répète ma commande et aussi mettez-moi un shooter. Pour l'instant je m'arrête là, le verre aura ce qu'il voudra, il aura ma conscience j'en suis sûre, viens dans mon corps, coule dans mes tuyaux, trouve la chaleur. D'une traite je l'avale, je serre la mâchoire, c'est à la fois tétanisant et libérateur. Je prends le verre que le serveur m'a préparé et je m'en vais faire un tour tant qu'on peut encore marcher droit.

Une boîte de nuit vide c'est tout de même déprimant. Les lumières vont dans tous les sens, le sol est suintant avant même que les verres ne soient tombés, je ne voudrais pas voir cet espace en pleine lumière. Tout est tiède. En me faisant mon avis sur cet endroit je n'oublie pas mon cocktail que je bois goulûment. Le cocktail je n'en fais qu'une bouchée, il refroidit ce que le shooter a réchauffé, il attise le feu par la glace.

Déjà je ne marche plus correctement. Déjà les yeux fatiguent, les muscles se détendent, je sens que je souris, c'est une première victoire, moi aussi je

suis décevante, moi aussi j'en suis. Je continue ma marche quand je tombe sur Mathieu, ce qui veut dire que j'ai déjà fait un tour complet. Il n'a pas bougé mais je ne reconnais pas la personne à côté de lui, est-ce que c'est celle de tout à l'heure, est-ce que c'est une nouvelle, ça ne m'étonnerait pas Mathieu est coquin, Mathieu est pervers, Mathieu ose et Mathieu sait, c'est Mathieu, mon cher Mathieu, je l'embrasse sur la joue et à ce contact il sait que l'alcool est monté vite, il s'esclaffe, il se fout de moi, il me dit t'es déjà bourrée et je lui réponds que je suis une femme indépendante, on s'esclaffe tous les deux, je demande à la personne qui elle est, elle me dit qu'on s'est présentées déjà tout à l'heure et cette personne demande à Mathieu ce que j'ai pris, cette personne croit que je n'entends pas, que je suis trop idiote mais non j'ai bien entendu et je lui réponds j'ai pris ce que t'as pris et la personne dit j'ai rien pris et je lui réponds moi non plus j'ai rien pris. Je crois que cette personne nous méprise Mathieu et Mathieu me dit ta gueule Gil. La personne entend l'insulte et je dis Mathieu je crois que c'était la goutte de trop, je crois qu'on est définitivement détestés et méprisés et la personne s'en va en disant je reviens. Mais on sait qu'elle ne reviendra pas.

T'as fait exprès Mathieu me dit. J'ai pas fait exprès. Comment est-ce que j'aurais bien pu, j'ai pas fait exprès je lui répète, pas parce qu'il ne m'entend pas, simplement pour qu'il comprenne que je n'envie rien, je ne possède rien, que je suis venue librement. Cette personne était nocive je l'ai vu tout de suite, tu l'as pas vu ce regard, tu l'as pas vue cette démarche. Et dès que je me suis approchée, dès que je me suis approchée j'ai vu des flammes dans ses yeux. C'est pas moi qui étais jalouse, c'est cette personne qui l'était, crois-moi Mathieu, tu devrais me croire. Lui et moi nous sourions parce que de cette personne on se fiche, parce que nous sommes contents l'un avec l'autre, c'est suffisant sans doute. Je bois dans son verre, je sais où je vais, je sais ce que je suis en train de faire en buvant sans compter, en buvant sans me soucier et Mathieu me laisse faire, il me laisse faire. Il sait pourquoi, il sait comment j'ai envie de passer cette soirée. Lui tape du pied, commence à bouger ses épaules, il voit tous ces gens arriver à la pelle, le malin le possède d'un coup, tout bien habillés qu'ils sont et ça lui donne envie de danser ça lui donne envie de s'en mêler. Il reste encore avec moi mais je sais que très vite il me laissera seule à nouveau. Il y a un plaisir

de la souffrance dans l'amour parfois. En partant Mathieu me dit tu viens et je lui dis que j'arrive, vas-y, vas-y ne m'attends pas, je lui dis ça comme si j'étais sa mère, comme si je me sacrifiais de bon cœur mais avec mélancolie, la bonne victime, la bonne poire.